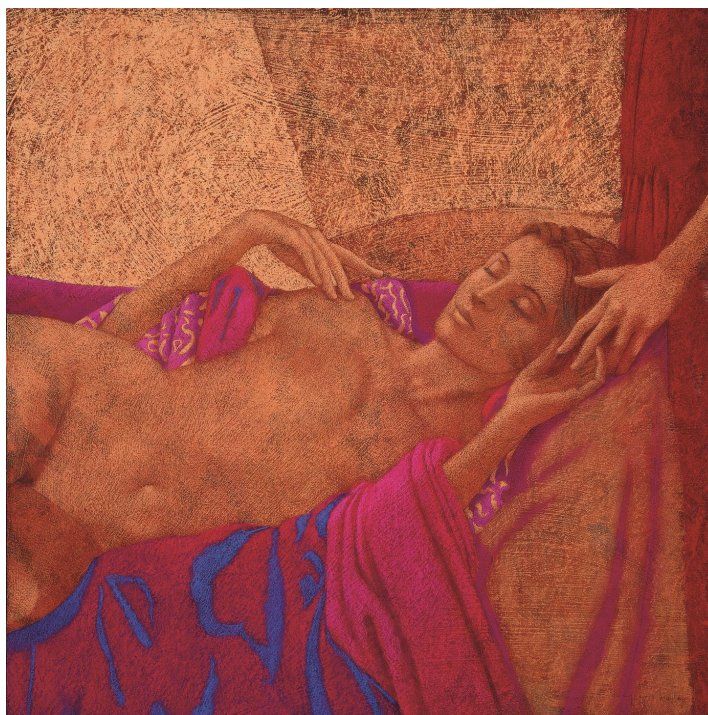


Toiles de songe

Cinq textes écrits par Jacqueline Sudan

in monographie « Les couleurs d'une œuvre » parue en 2010.



Rêve

Le livre rouge s'ouvre sur une page de ton rêve, elle-même insérée dans l'écrin d'un songe qui la dépasse.

Toi, la reine adulée d'un conte de fée, la femme rêvée que le sommeil enlève, tu laisses la main de l'amour t'effleurer une dernière fois avant de l'écouter s'éloigner dans un souffle. Cette caresse de rêve brûlant et doux, elle veillera sur toi en attendant le retour palpable de l'aimé.

Les mains ne trichent pas lorsqu'elles attrapent la lumière du songe pour la transmettre délicatement, comme un précieux talisman, du bout de leurs doigts effilés.

L'attente de celui que ton cœur a su reconnaître rejoint la tienne pour t'accompagner au plus profond de ton voyage immobile. Et c'est à l'abri de tes paupières éblouies de lumière que repose son message radieux.

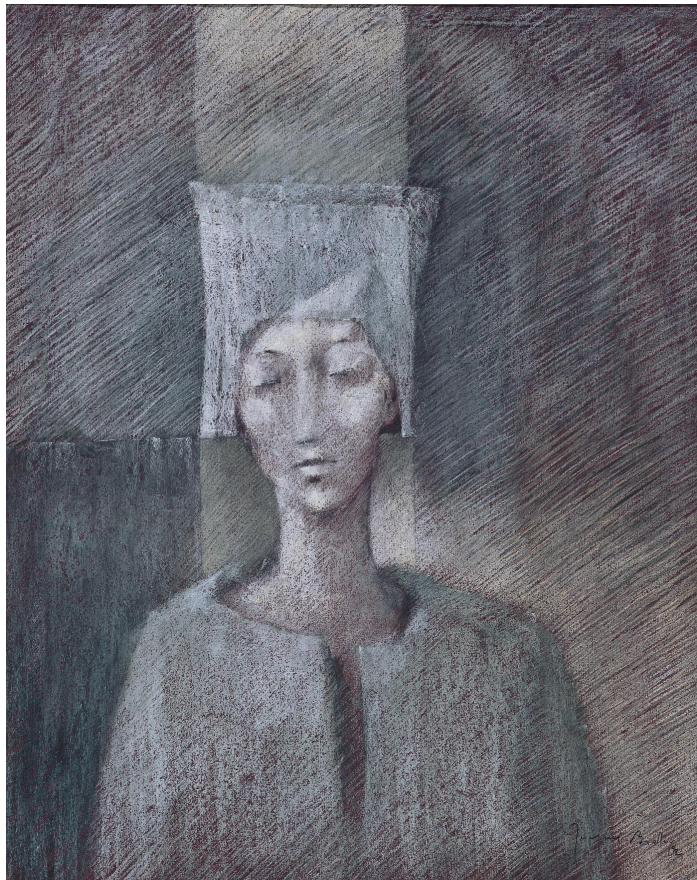
A l'aune de ton sommeil habité, une rouge vibration de soleil s'amuse à mélanger ses couleurs sur l'ocre des tissus précieux, sur le grenat de leurs fibres incendiées de désir. L'étoffe qui accueille ton corps allongé, nu, sublime, est bien plus qu'un assemblage de fibres de lumière. Quelques miroitements, minces filets de ruisseaux rafraîchissants, la parcourent de leur alphabet indistinct. Ils y célèbrent les noces royales de l'eau et du

soleil, à la façon de ces énigmes que posent les songes, à la façon des grands mystères que déroulent les tissus multicolores d'une vie.

«Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves, nous dit Shakespeare, et notre petite vie est entourée de sommeil. »

Endors-toi en toute quiétude, princesse radieuse. Laisse se reposer le dessin splendide de ton corps épanoui ouvert aux voluptés d'un amour.

*



Quel est donc ton destin de pierre et de lumière ?

Et d'abord, qui es-tu, toi la femme à la blanche beauté, au visage pur et diaphane si intensément recueilli dans ce monde minéral, dur et froid ?

Les yeux fermés, tu échappes à cette étrange lumière grise dont les hachures ne te touchent pas. Tu t'en preserves en transfigurant ce monde hostile de ta seule intériorité, perceptible dans chaque fibre, dans chaque minuscule fenêtre de ton visage dont l'aura resplendit à la façon d'une icône.

Aucune trace de larmes dans ton regard d'aveugle, comme en retrait de la douleur, de l'angoisse. Pourtant, que de détresse dans tes yeux fermés qui ne mentent pas !

Par dessus tes cheveux coupés court, ton petit bonnet phrygien crée une distance entre ton âme et cette étonnante coiffe carrée qui se fond dans des blocs de pierre peu rassurants... Troublante prisonnière de formes géométriques qui se superposent, comme une radiographie de questionnements aux terribles réponses.

Que se cache-t-il donc de si affreux derrière tes yeux ?

Serait-ce l'horreur d'une fin brutale, suggérée par cette enfilade de rectangles qui descend dangereusement le long de ta nuque ? Par ces stries teintées de sang fossilisé sur le gris de la pierre ? Cette bure de condamnée dont on t'a affublée et dont l'échancrure prolonge en gouttière la courbe gracieuse de ton cou ?

Autour de ton visage si fin, un jeu d'angles acérés et de formes heurtées. La pierre millénaire garde en elle le malheur, elle en emprisonne toute vibration, en pétrifie le cri.

Te voici donc emmurée, tragique statue solitaire d'un monde figé dans la grisaille, loin de tout éclairage rassurant.

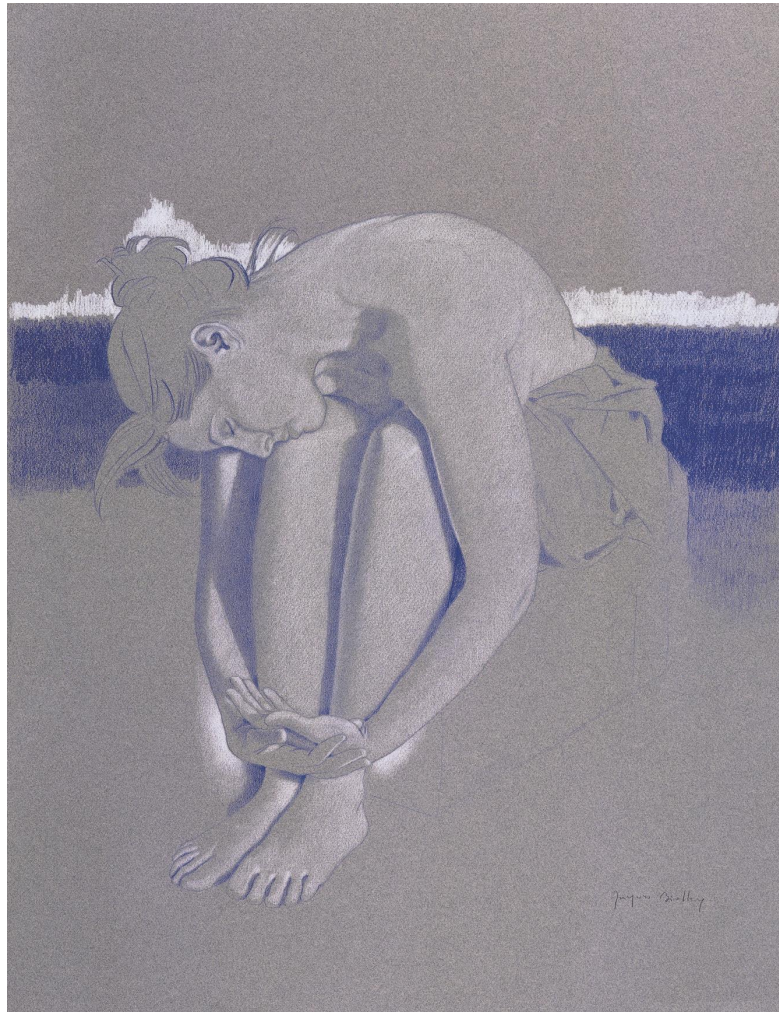
Quels actes as-tu bien pu commettre pour mériter pareille destinée ? Autour de toi, la densité d'un air confiné, le poids d'un silence que n'altère pas le moindre souffle.

Isolée dans ton éternité, tu gardes pour toi ta seule liberté intérieure, dont le secret irradie, traverse des millénaires de grisaille, explore la plénitude des soleils immatériels pour te libérer enfin des douleurs grises et noires des pierres de la chair.

Ces pierres ne t'étouffent plus, petite Antigone. Afin de conjurer ton immobile traversée de la nuit, tu as trouvé en toi une lumière qui blanchit les ténèbres et en sculpte les murmures.

Le corail du silence est devenu prière. Un souffle, une ombre lui répond, dans la trame du roc pétrifié.

*



Accueil

Cette toile légère est une douce chorégraphie de l'accueil en suspens. Les mouvements y sont arrêtés, recueillis. Une femme offre son corps, émouvant de grâce et de simplicité, à l'enfance en devenir qu'elle cajole tendrement dans le seul berceau de ses bras.

Ses reins sont drapés dans les plis d'un tissu qui protège la fragilité du petit être que l'on ne peut que deviner. Evocation artistique d'une maternité suspendue qui ouvre son attente à la nudité d'un paysage intemporel, teinté de la seule brume blanche qu'offrent les songes et les désirs.

Celle qui aime touche l'éternité ; du bout de ses doigts elle en effleure les pages encore blanches de mystère.

Bien au-delà des frontières qu'occupe son corps de danseuse, elle habite ce décor de chaque fibre de son être, les yeux fermés sur l'image de l'enfant qui s'enracine en elle, qui se prépare lentement, qu'elle façonne avec patience, qui est devenu son unique paysage aux nuances encore incertaines.

A l'arrière plan de ce cadre, un dégradé de bleus que lèche une fine dentelle posée aux franges de son rêve éveillé.

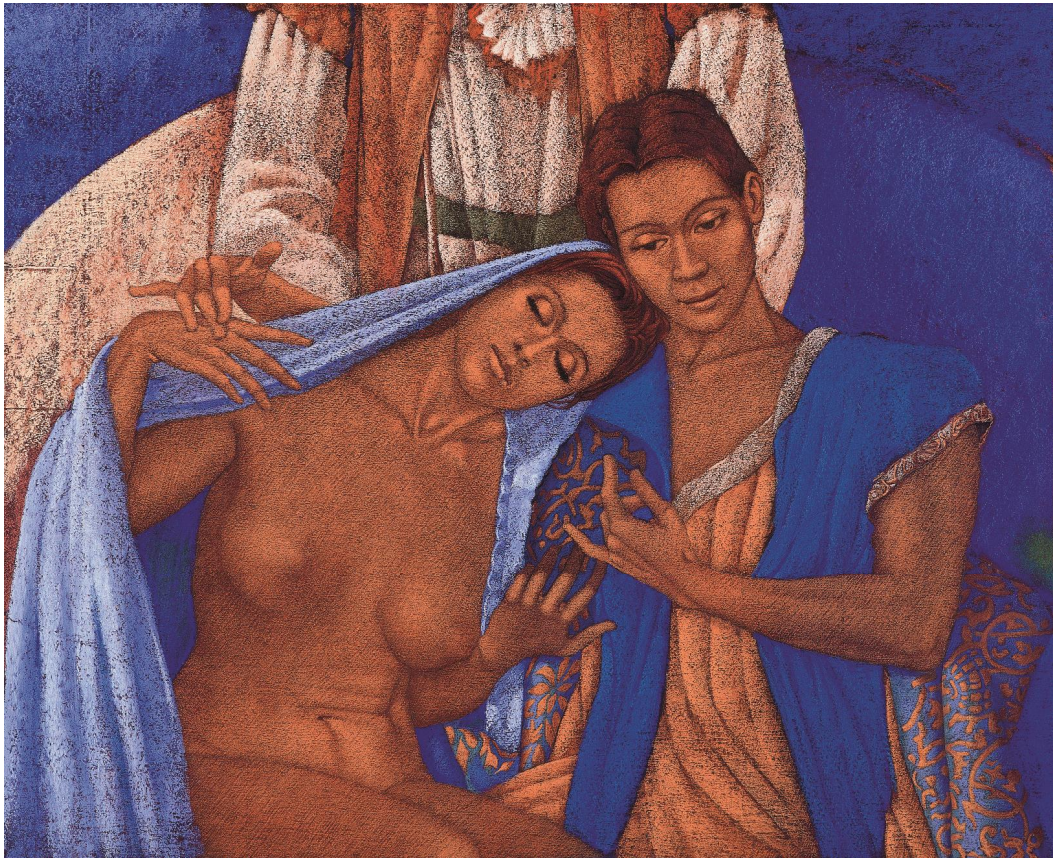
Elle lui tourne résolument le dos, sans vague de regret. Est-ce le paysage d'un passé lointain dont elle se détache ainsi, intangible comme ce cube à peine esquissé qui accueille son repos ?

Le coquillage parfait de son oreille en perçoit quelques remous, encore à sa portée et pourtant déjà si éloignés, comme effacés par les bribes inconnues d'une chanson qu'un enfant lui murmure.

Son profil de déesse est en communion avec le secret qui lui est confié, qui scelle une union et l'absorbe au point de l'isoler du monde.

Doucement elle lui sourit et lui offre, en précieux présent, la plénitude de sa vie.

*



La fiancée

Dévêtu, son admirable corps de félin s'est paré d'un voile de ciel brossé ; la jeune femme se prépare à affronter le regard de celui qui restera, longtemps encore, une énigme. Il s'est pourtant installé dans sa vie comme une évidence et, désormais, l'attend patiemment. Elle lui tourne le dos. L'instant est solennel. Ses mains recueillent

les derniers secrets d'une aînée dont l'habit, recouvert de signes d'or cabalistiques au tissage complexe, contient les mystères cosmiques du savoir, leurs chemins d'eau et de feu à l'écriture sibylline.

Cette femme, aux yeux ouverts de grande clairvoyance, apprête la future épouse d'un homme influent. De ses paroles chaleureuses, elle la guide vers des paysages insoupçonnés, inconnus. Elle prend le temps de lui en décrire chaque méandre avec minutie. Elle les lui trace avec la simplicité de ses bras nus ; elle les lui offre du creux de son épaule si stable, si accueillante.

C'est en toute confiance que la fiancée, telle une pietà, laisse y reposer sa tête recouverte du voile de l'incertitude, lourde de ces projets qui dessineront la couleur de son futur ciel. Elle sait ce qu'elle confie à l'homme choisi entre tous, mais de quels tissus d'amour la drapera-t-il en retour ? Et quelles cuirasses sa propre nudité encore transparente devra-t-elle porter pour se protéger des chagrins à venir ?

Les mains des deux femmes dialoguent et dansent ; elles virevoltent, tournoient, voltigent dans le bleu royal des tissus ; elles s'effleurent avec la légèreté des ailes de papillons frissonnantes dans les promesses tremblantes d'un ciel d'été. L'instant est trop précieux pour qu'elles ne se brûlent, ni ne se déchirent. Attendre, ne pas brusquer, éviter que ne s'effrite leur fine poussière d'or, leur trésor de vie.

Un amour a pris racine. Il sera bientôt l'heure d'en célébrer solennellement les fiançailles aux couleurs d'eau et de sable, aux fragiles mais puissantes promesses de ciel et de terre.

*



La chevauchée

Si, selon Shakespeare, « la vie est une ombre qui marche », alors La chevauchée de Jacques Biolley nous propose un bouquet de lumière foulant les ombres.

Comme une fleur aux draperies ouvertes sur de sombres sabots, la robe d'une splendide cavalière habille de soleil le cheval du soir. La nuit en est transfigurée. Côté dans un lacs d'ombres et de lumières, une broderie d'eau et de sable, qu'ils galopent, le noir de la monture s'accordant avec la chevelure ébène de sa maîtresse.

La beauté éphémère avance comme dans un rêve. Sa sensualité compose avec l'ocre sublime d'un paysage de sable dont les langues de feu lèchent les franges aquatiques. Sous les sabots, l'ombre de la nuit à venir que bordent des bancs de poussière flamboyants, aux couleurs somptueuses de l'écuyère. Longeant les chemins d'eau, elle ne fait que passer, sans laisser de trace. Les serpents de terre et de mer lui offrent leurs mirages de lignes horizontales, en vastes rubans d'une profondeur sans fin.

On imagine aisément l'épreuve que représente cette traversée pour la jeune cavalière vêtue de noces. Comment la plus belle des fleurs peut-elle vivre sans se faner ? Quel mauvais jardinier est-il ainsi responsable de son état ?

Le visage de la jeune femme est las, sa bouche amère, son regard concentré accuse une profonde tristesse. Pourtant, malgré sa grande fatigue, elle chemine. Et la nature lui tisse de larges sentiers dans lesquels elle resplendit. Eaux et feux de tous les dangers semblent protéger la brûlante flamme qui fuit éperdument, faisant corps avec sa monture dans la splendeur du couchant.

La solitude de cette femme foule d'une triste caresse le corps nu du paysage, comme blessé de sa propre nuit, illuminé de ses passions, strié dans sa chair, scarifié telle la carte de son cœur.

Arrêt sur image : dans la lagune solitaire, une fleur éphémère galope en robe du soir, passionnément, divinement, follement.

Au loin, dans le ciel encore clair, quelques virgules blanches soulignent l'envol d'oiseaux légers.

Tout est dit : les personnages de ce tableau ne font que passer, sans s'attarder.

Au-delà, « Le monde s'endort dans une chaude lumière. » (Charles Baudelaire)

Jacqueline Sudan, présidente de la Société fribourgeoise des écrivains, est musicienne, professeure de guitare au Conservatoire de Fribourg où elle occupe la fonction de Doyenne. Son dernier livre en date, publié à Paris en 2009, est un roman intitulé : Les ronces de l'aube.